

Extraits surréalisme

1- Paul Nougé

2- Marcel Lecomte

Paul Nougé (1895-1967)

Quelques écrits et quelques dessins de Clarisse Juranville

C'est moi qui te regarde
Mais toi qui me regardes

Ce soir ton frère parlera

Tu répondras de ton ouvrage
et rien de plus

[...]

Nous offrirons des fleurs
et nos sœurs partiront
Les jardiniers abandonnent la campagne
et la lumière nos mains endormies

J'ignore si nous parviendrons à nos fins

Voici des livres et voici nos amies
Elles portent des robes qui s'ouvrent toutes seules à la
tombée de la nuit

On les soupçonne au travers

[...]

Ils ressemblaient à tout le monde
Ils forcèrent la serrure
Ils remplacèrent l'objet perdu
Ils amorcèrent les fusils
Ils mélangèrent les liqueurs
Ils ont semé les questions à pleines mains

Ils se sont retirés avec modestie
en effaçant leur signature

Maintenant
c'est moi qui tiendrai compagnie aux hommes
et aux femmes de mauvaise volonté
Je me constituerai leur prisonnier
Je m'installerai dans leur mensonge dans leur souvenir
dans les chambres variables de leur vie
Je m'insinuerai dans leur disgrâce
Je débrouillerai leurs ressentiments
Je soufflerai sur leur colère
Je les pousserai sur la place
Je me tiendrai derrière leur dos
Ils ne reconnaîtront ni leurs gestes ni leur cri

Ils trahiront fidèlement leur parole

La dernière apparition

Au tournant des mensonges, ses lèvres s'éclairent et dispensent la seule lumière dont je dispose encore.

Les objets, que l'on découvre peu à peu, ne l'ont pas encore trahie, ils ne cessent d'obéir à la tendre pression d'un regard qui invente plutôt qu'il ne retrouve.

Les portes s'ouvrent sans bruit, toutes les fenêtres s'ouvrent toutes ensemble sur des paysages mobiles qui ne sont plus de ce monde et pourtant lui ressemblent toujours.

Les pensées qui lui viennent, et qui peut-être sont les miennes aussi, gardent leurs distances, nous ménagent un vide très pur où toutes choses peut-être deviennent possibles, – ou l'ont été.

Le monde où nous vivons se compose à sa droite, mais à sa gauche, commence lentement de se défaire. Et cependant, elle n'a pas détourné la tête, elle n'a pas quitté la place de son cœur.

L'amateur d'aubes

J'ai accoutumé depuis longtemps de me lever un peu avant l'aube pour surprendre, dans l'instant qui va suivre, ce qu'il adviendra de la nuit.

Elle est là, contre mon visage, elle a tout pris, elle semble impénétrable, mais derrière elle, je devine, rassemblée, toute la lumière qui tremble comme un déluge avant de s'abattre.

D'abord la nuit résiste à cette pression des grandes eaux éblouissantes; mais, poreuse, et dans ses profondeurs, elle laisse enfin suintier

doucement quelque clarté laiteuse qui s'étend, tache de phosphore, et commence d'engendrer l'espace.

J'ai longtemps souhaité une soudaine rupture, une totale invasion de lumière. Que cette grâce m'ait été refusée, que la vigueur que l'on prête à l'imagination n'ait pu jusque-là forcer le monde, maintenant je tiens cet échec pour une manière de bonheur.

La nuit s'imbibe avec lenteur et change, se décompose, laisse paraître, comme au hasard, la transparence d'une atmosphère, un mouvement de forêt ou de nuage, l'éclair d'une mare ou d'un fleuve, les courbes charnelles de la terre, parfois un fragment osseux de ville, – mais cependant rien d'humain que moi-même.

Si la nuit se transforme en plein jour, ce n'est jamais de la même manière.

À quoi tient sans doute le prodige.

Ronde de nuit

L'immense fleur liquide chavire, se résout en musique sans pesanteur; la mort de l'ombre aussitôt marque le crépuscule. Ce chemin entre ses murs de brique, voici l'eau tranquille où glisserait tout le ciel. Il ne faudrait qu'un son lointain et pur pour que la campagne ainsi fût vraiment notre meilleur visage.

La nuit lucide appuie à peine, accorde les gestes de midi, et la plaine déserte, transfigurée, dévoile le sens des villes au soleil. Elles flottent à distances égales de notre chair et de notre pensée. Nous portons dans nos mains le cœur calmé du jour.

Mais le visage détendu d'une femme agenouillée ne pouvait conjurer ce grand cri de l'espace. Les écluses du sommeil ont cédé déjà. Le matin a brisé les vitres trop fragiles.

Il faut qu'à nouveau nos yeux aveugles soient nus sous la lumière.

29 juillet 1924

Promenade

On glisse sans effort aux pentes sensibles du paysage. Ses flancs qui se meuvent, respirent avec nous, soulèvent aussi toutes les odeurs et les paroles. Nos paumes en coupe recueillent une lumière si dense qu'on la souhaiterait au fond de soi pour toujours. Telles saisons inclinées s'effeuillent et refléussent. Nos pas assemblés en corolle savourent enfin cet infini de terres et d'aériennes torpeurs qui coule sans remous au creux de notre hiver.

Cette pensée courbe effleurant aux façades les jets droits du soleil et les ombres au bord des cours, quel chant planerait d'une joie si légère.

Les pas s'enchaînent ainsi et la chanson retombe, ploie enfin et se repose dans ce branchage épais qu'un bras courbe illumine.

La voix dure et ronde d'une sirène délivre le sang, l'haleine, notre front. L'eau étincelante cependant, ce nuage de neige dispersent leur marche concertée.

Des mouvements allongés, l'espoir de la danse, ont comblé le paysage.

Seule une longue patience nous garde de mourir.

Source : Paul Nougé, *L'Expérience continue*, L'Âge d'Homme, « Lettres différentes », Lausanne, 1981, p. 369-380, p. 29, p. 29-30, p. 47-48, p. 48. © SABAM Belgium 2005

Marcel Lecomte (1900-1966)

Marcel Lecomte (1900-1966)

Fils d'un peintre, fait partie de ces écrivains belges qui ont côtoyé certains membres de la colonie littéraire allemande à Bruxelles en 1914-1918, et particulièrement Sternheim. Membre du groupe surréaliste de Bruxelles, il s'y distingue par la conviction que l'on ne peut sortir de la littérature qu'à travers la littérature, comme par une certaine propension pour l'éсотérisme et les tarots. À côté d'une importante œuvre critique tant picturale que littéraire et politique, Lecomte laisse quelques récits à l'écriture incroyablement travaillée dont son dernier titre Le Suspens (1971) donne la clé psychique. On pointera entre autres parmi ses œuvres L'Homme au complet gris clair (1931), Le Vertige du réel (1936), Les Minutes insolites (1936), L'Accent du secret (1944) et Le Carnet et les instants (1964).

L'Homme au complet gris clair

Dans cet extrait de *L'Homme au complet gris clair*, l'identité du personnage central, qui ne cesse d'échapper à celui qui le poursuit, significativement nommé Ilien, ne se révèle qu'au dernier chapitre, celui qui est ici reproduit. On y retrouve l'homme au complet gris clair, mort et comme statufié – ce qui entraîne la confusion d'Ilien. La trajectoire de ce dernier n'a en effet cessé de croiser la sienne. Situation inverse, en somme, de celle de l'expérience du dieu Terme chez Jean Ray.

Une mort réussie

À quelque temps de là encore, dans la banlieue de la ville, Ilien se promenait avec un ami revenu depuis quelque temps d'un séjour prolongé à l'étranger. Les deux hommes se trouvaient aux abords d'une université nouvellement construite dont les bâtiments revêtaient aux yeux d'Ilien une grandeur, une solennité toutes particulières.

C'était l'époque des vacances.

Ils entrèrent bientôt dans l'énorme cour entièrement déserte, que séparaient d'une extrémité à l'autre deux constructions très longues.

Ilien et son compagnon n'avaient fait que quelques pas lorsqu'ils virent à quelque distance, sortant du grand bâtiment de gauche, dans un bruit de porte paraissant combler l'espace pendant plusieurs secondes, un jeune homme vêtu d'une de ces blouses blanches que les étudiants revêtent au laboratoire et courant vers le grand bâtiment de droite.

D'un mouvement simultané, assez surprenant en somme, les deux amis inclinèrent tout de suite eux aussi à droite, suivirent un chemin tracé au milieu d'une pelouse dont l'herbe était rase puis se dirigèrent vers l'entrée d'une galerie vitrée par laquelle avait disparu le coureur.

Après avoir un moment longé la galerie, ils aboutirent à un couloir plus sombre dallé de pierres blanches et noires et bientôt s'approchèrent d'une sorte de cour intérieure où ils aperçurent un groupe de personnes s'agitant autour d'une statue, sembla-t-il d'abord et, ensuite, ils s'en rendirent compte un instant après, autour d'un homme assis au fond d'un fauteuil au pied de cette même statue. Comme l'on s'écartait de l'homme à certain moment Ilien le reconnut aussitôt. C'était son adversaire. Il était mort. L'on disait qu'on venait de le trouver là il y avait peut-être quelques instants à peine.

Alors l'ami d'Ilien lui saisissant le bras lui parla à l'oreille: c'était l'individu de la route de T..., sans nul doute.

Ilien garda le silence; il semblait n'avoir pas entendu.

L'on menait autour du corps grand tapage et les mouvements précipités notamment de deux ou trois hommes contrastaient douloureusement avec le lyrisme des gestes dépouillés de tout dramatisme de la statue.

Les deux amis se retirèrent sans avoir été remarqués.

Ilien pensait en marchant à cette façon qu'avaient les événements d'arriver déjà depuis quelque temps d'une certaine manière à la fois imprévue et douce et ayant pour cadre justement aussi une série de jours beaux et calmes.

Et il en venait à rêver d'un hasard plein d'une puissance extrêmement absorbante d'où il déduisait que, étant données cent chances, par exemple, pour que telle chose imprévisible arrivât, il fallait se comporter comme si rien de semblable, en réalité, ne devait se passer.

André quitta Ilien à la sortie de l'Université ayant quelque visite à rendre non loin de là ainsi qu'il l'en avait averti au départ. Il irait le voir le lendemain dans le courant de l'après-midi.

À quoi se pouvait bien rapporter l'allusion d'André à la vue du corps de l'homme au complet gris clair.

À un épisode remontant à quelques années, à certaine époque où Ilien, André avaient une vie dont le fond était composé de difficultés matérielles à peu près constantes, faisant l'objet de leur préoccupation quotidienne; le plus clair du temps passait pour eux en effet à chercher une occupation à laquelle ils donnaient, en plissant les lèvres (et cela prenait chez eux un curieux aspect d'ironie méchante) le nom d'« acceptable ». Et le soir venu il leur arrivait de se rendre, s'il faisait très beau, dans cette sorte

Marcel Lecomte (1900-1966)

d'enivrement, de fièvre où ils se trouvaient, dans ce besoin effréné de mouvement qui ne cessait de les tenir malgré la fatigue, au fond des campagnes.

Ils erraient parfois très tard, en débraillé au milieu des terres, des tombeaux antiques, des maisons en ruine ou en construction.

Ils aimaient demeurer pendant des heures dissimulés au fond de quelque cuisine ou salon passé, futur, écoutant autour d'eux les bruits; le craquement léger du bois des charpentes, les cris au loin d'enfants qui se réveillaient en proie à quelque terreur ou à quelque mal, l'aboïement des chiens et ils pouvaient voir les premières voitures maraîchères lourdement chargées se diriger vers la ville, que suivaient toujours peu de temps après des groupes d'ouvriers marchant en silence, précédés d'un guide porteur de lanterne.

Or, un soir, il leur arriva, comme ils avaient fait déjà à plusieurs reprises, de pénétrer dans un de ces bâtiments ouverts au vent de la plaine rase.

Chacun ayant avec soi une petite lampe en promenait plein de curiosité, de tous les côtés, la lueur.

Cette maison paraissait tout à fait en ruines, abandonnée; de l'herbe grasse croissait même à certain endroit défoncé, vide de carrelage d'où l'on pouvait voir un très mince arbuste au bois sans écorce s'élever, d'une blancheur extraordinaire.

Dans le temps qu'André s'en était allé examiner une «pièce» voisine de celle où était Ilien, celui-ci avait dirigé vers le pavement la lumière de sa lampe de poche et d'abord il n'avait vraiment constaté rien que d'ordinaire puis soudain avisant un carreau de ce pavement qui contrairement aux autres semblait n'être plus très solidement joint, par jeu simplement, il l'avait soulevé, ayant ensuite éclairé l'excavation, il avait discerné ainsi, roulé dans un sac de toile grise quelque objet de forme rectangulaire.

Ayant retiré le paquet, déployé la toile grossière, il avait connu que c'était un coffret de bois noir portant quelques caractères orientaux peints en rouge. Ayant appelé André, Ilien et lui avaient essayé en vain de l'ouvrir.

Ils étaient sortis peu après de la maison. C'est alors que s'était produit quelque chose d'extrêmement brutal et rapide. Comme André portant sous un bras le coffret marchait à quelque distance à la droite d'Ilien passant à ce moment-là dans le rayon d'un réverbère, un homme s'était jeté contre André, l'enlaçant étroitement.

Tous les deux roulant sur le sol s'étaient livrés une lutte silencieuse dans le noir et pendant laquelle Ilien avait entendu le coffret tomber, rouler puis heurter ses pieds en même temps que la voix d'André lui parvenant un peu sourde mais nullement effarée lui avait dit de prendre le coffret, de fuir.

Et Ilien qui connaissait la force d'André, le sachant d'autre part armé, constatant en outre qu'il avait laissé, lui, Ilien, sa petite lampe dans la maison désolée, n'avait eu, après un nouvel ordre plus insistant encore de son compagnon, vraiment trop d'hésitation, semble-t-il, à le laisser seul dans une situation qui n'était pourtant point sans péril. Il faut croire que les circonstances mêmes dans lesquelles vivaient ces jeunes hommes avaient en quelque sorte permis à Ilien ce mouvement désinvolte le conduisant bientôt à courir sans trop de hâte vers la maison où il n'avait pas tardé à retrouver sa lampe sur le carreau même soulevé tout à l'heure.

Ne peut-on penser en effet que si la misère comme la maladie transforme complètement la lumière et la couleur des journées, elle peut amener à la longue et cela fréquemment un sentiment de liberté excessif ou au moins privé de sa nécessité véritable.

Ressortant aussitôt Ilien avait entendu des pas rapides arrivant de son côté; ç'avait été André qui, ayant maîtrisé l'agresseur l'avait laissé dans le fossé de la route. Revenus chez eux ils avaient réussi à faire sauter la serrure du coffret qui était rempli de monnaies diverses.

Quel rôle l'homme de la route de T..., devenu l'homme au complet gris clair, avait-il tenu en somme vis-à-vis d'eux dans la nuit de l'agression; ce n'avait été qu'un bandit de route, un voleur de campagne comme André et Ilien en avaient été certains pendant des années.

Était-il le propriétaire du trésor du coffret? Mais comment penser qu'il n'eût pas cherché dès lors à en obtenir la restitution ou n'était-ce plutôt le produit d'un vol en quelque lointain territoire?...

Et Ilien ne pouvait détacher sa pensée de cet épisode de son existence dont il avait pu estimer qu'il était classé, épuisé et dont la sorte de vulgarité, apparemment semblable à celle des plus médiocres romans d'aventures policières, rendait ici, qui sait, plus troublante encore la suite, cette suite ayant nécessité de la part d'Ilien une reprise, un retour complet sur une opinion précédente.

Pendant tout le reste de la journée, Ilien se promena dans le quartier environnant l'Université.

Comme il se faisait que par ses parents il avait été conduit fréquemment de ce côté-là, il lui arriva de retrouver des sites connus, en contemplant d'autres qu'il se persuadait de reconnaître et on les avait transformés pourtant de façon complète.

Mais une fois il nota une illusion curieuse: deux blocs de maisons, espacés, ménageant un intervalle de terrains vagues et de champs, laissèrent paraître largement la campagne et, à l'horizon, se dessinant sur le ciel un

Marcel Lecomte (1900-1966)

objet très éloigné; c'était une ferme sans doute. Ilien s'arrêta longtemps pour la regarder et se rendit compte à la fin qu'à la distance d'où il l'apercevait, il ne pouvait réussir à reconnaître les parties antérieure et postérieure du bâtiment, celui-ci ne présentant qu'un assez faible relief.

Il rentra chez lui très tard.

Sa rue qui aboutissait à un boulevard animé paraissait déserte dans la brume de la soirée.

Ilien pourtant peu à peu avait l'impression de guérir d'une maladie longue, cruelle, dont il aurait ignoré pendant longtemps l'existence, d'entrer dans une vie nouvelle. Il écoutait ses pas résonner sur l'autre trottoir. Par la fenêtre ouverte de quelque rez-de-chaussée, le tic-tac bruyant en particulier d'une horloge le frappa et plus loin à la hauteur d'une maison à nombreux étages il arrêta sa marche jusqu'à ce que la sonnerie prolongée d'un téléphone se fût tue.

Peu après il s'approcha d'un homme appuyé contre un réverbère.

L'homme lui fit le récit d'un vol dont il avait été la victime. Il se disait être un marchand très riche mais il n'avait plus d'argent pour s'en retourner chez lui au village.

Ilien le fit entrer, l'installa dans la chambre d'amis, et immédiatement lui remit une somme qui lui permettrait de se tirer d'embarras au moins momentanément.

Le lendemain son hôte le quitta avec mille marques de reconnaissance.

Vers neuf heures du matin Ilien reçut la visite de Mac Joyce; il avait le teint animé et parlait avec rapidité, d'une voix forte, paraissant gêné cependant. Il fallut qu'Ilien mimât l'étonnement de celui à qui l'on annonce une nouvelle inattendue. Il connut à cela un curieux plaisir.

Mac Joyce déclara que l'on avait transporté le corps de l'homme au complet gris clair à la morgue municipale. L'identification avait permis la découverte du domicile du défunt dont le nom était Mario Paschale et, comme l'on avait perquisitionné chez lui, l'on avait appris que jadis il avait vécu deux ou trois années dans une terre de colonie... Un silence suivit ces paroles puis Ilien s'étant levé offrit à Mac Joyce une cigarette.

Il y eut un nouveau et plus long silence encore pendant lequel les deux hommes debout restèrent immobiles, chacun d'eux semblant attacher son regard à un point particulier de l'espace.

Ainsi parut-il à leur attitude que, tout en demeurant dans le domaine corporel et psychique et dépassant ces points de repère, ces significations plus ou moins explicites éclairant ou non l'œuvre du destin, ils avaient

eu peut-être le sentiment de saisir en profondeur cette aventure, le sens spirituel de son avenir.

Mac Joyce s'étant rassis, Ilien se rendit à la cave pour en rapporter deux bouteilles d'un vin vieux et par la température d'été qui régnait ardente à cette heure de la journée, les compagnons firent au vin grand honneur.

Tous deux cependant, comme il arrive après une période de tension prolongée se trouvaient à présent d'heureuse humeur et parurent se lier d'amitié puisqu'ils établirent un projet de villégiature, décidant de partir le mois prochain pour une petite ville des bords de la mer.

Plus tard en prenant congé l'un de l'autre, ils se donnèrent la main avec une cordialité excessive.

Vers le commencement de l'après-midi la chaleur devint accablante. Ilien dut se réfugier au fond, à cet angle du mur de sa chambre qui le préserve toujours du soleil.

Il ne déjeuna point mais se prépara deux ou trois cocktails qu'il but avec une sorte de hâte.

Peu après il s'étendit sur une chaise longue. André ne vint pas lui faire visite. Ilien devait trouver le jour suivant un télégramme d'excuse; une lettre allait suivre.

André n'arrivant pas, Ilien souhaite dormir. Il n'y put parvenir pendant plusieurs heures: les yeux fermés il gardait la sensation de la lumière. Une fièvre légère aussi le semblait tenir.

Enfin, la nuit le trouva dans un grand sommeil.

Mais pourtant jamais plus il ne devait connaître le repos car bientôt après commença pour lui une suite de malheurs qui le mena peu à peu à la perte définitive.

Source: Marcel Lecomte, « L'Homme au complet gris clair » dans *Œuvres*, Les Éperonniers, « Passé Présent », Bruxelles, 1980, p. 36-42. © Succession Marcel Lecomte